



Extrait du film «Livre d'heures» © Suzan Noesen

# Comme une prière

Une «heure bleue» en compagnie de Suzan Noesen, jeune artiste visuelle et... humaniste

Marie-Anne Lorgé

Le livre d'heures, c'est un ouvrage médiéval, généralement enluminé, qui lie des prières aux heures de la journée.

Mais c'est d'abord le titre du sensible court-métrage (25') que Suzan Noesen (née en 1985) a tourné dans le Luxembourg rural, dans la maison de sa grand-mère, avec qui elle partage un quotidien fait de rituels (se mettre à table, fleurir les tombes à la Pentecôte...). Le temps s'écoule comme un psaume, dehors, au jardin et en forêt, et dedans, dans la cuisine, cet espace domestique où se cristallisent les silences et les conversations aux allures, parfois, de dialogues de sourds – c'est qu'entre Suzan et «Bomi» (87 ans), deux générations déposent un sable de traditions et d'attentes, un sable fait de désirs contrastés, sinon contradictoires.

Les personnages, deux femmes – à la fois interdépendantes et autonomes – habitent le décor dans des atmosphères et lumières dignes de Vermeer. Sans boudier Van Gogh, «pour le jaune agressif du genêt début mai».

Territoire esthétique, image à la fois familière et mystérieuse, tableau en mouvement d'une profondeur poétique, *Livre d'heures* n'a rien à voir avec un travail documentaire – les scènes ont été préalablement orientées, écrites et répétées –, ce qui ne l'empêche pas de télescoper un problème social, celui du rôle de nos aînés, du «lien qu'ils font dans la société». Alors, certes, «Bomi» se déplace péniblement, ses mains tremblent, sa tête aussi, mais toujours elle reste prompte à l'humour comme à la chamaillerie. «Je voulais d'abord faire un film qui plaise à ma grand-mère, pas quelque chose

sur la vieillesse, et que l'une et l'autre, on s'y retrouve».

De ce *Livre d'heures*, Suzan Noesen en a donné des indices au Cercle Cité, dans son installation *Libera Pagina!*, laquelle mêle vidéo, arrêts sur images, peintures et transparences comme autant de fragments d'une narration mâtinée de fiction mais qui, en fait, est l'histoire d'une vie comme elle passe. «Si pour le public, c'est une peinture vivante, réelle, autobiographique, pour moi, ça reste une fiction, avec du conflit joué, sachant que pour jouer un conflit, il faut bien s'entendre, et ma grand-mère s'est amusée vraiment...».

Et c'est aussi «une histoire de transmission. Entre elle est moi, c'est deux mondes. Elle, paysanne, pragmatique, rentrer/sortir les poules, pieuse et fondue de propreté, met un bonnet pour dormir, un tablier en journée et toujours, elle a une remarque

marrante à propos des choses; aussi, elle a le sens des couleurs, sa mère était une bonne couturière. Avec 60 ans de différence, on peut vivre ensemble, il y a un plaisir au quotidien et ça apporte quelque chose mutuellement».

Après avoir étudié les beaux-arts à La Haye – «j'avais l'idée de devenir peintre mais, vu le contexte conceptuel du cursus, j'ai fait de la performance» –, Suzan a testé un mode de vie alternatif – elle a vécu dans un éco-village à Berlin – et son *Livre d'heures* parle aussi de cette «utopie qui n'est pas neuve». «Quelle est la meilleure façon de vivre, comment faire une économie écologique qui n'induit pas une injustice sociale? On veut faire mieux mais le résultat n'est pas nécessairement humain, or mon film se veut humain, ce qui correspond à une forme de spiritualité: ma grand-mère sait parler

aux animaux, elle est experte en communication...».

Et c'est donc tout naturellement que de retour au pays en 2017, Suzan opte pour la ruralité, la maison de l'aïeule où déposer ses bagages et improviser un atelier: «un contexte inspirant». Et puis, «c'est le lieu de mon enfance». «J'en ai l'image d'un monde à part, il y a une lumière particulière sur les champs, l'eau qui coule, tout va très lentement. C'est le village qui rime avec liberté, pas la grande ville, où très vite je m'ennuie».

Pour autant, l'ailleurs la fait rêver. «Comme Trinidad, où le peintre Peter Doig s'est retiré, ou l'Océanie, par référence à Gauguin». Mais n'ayant «pas l'habitude des vacances», ce que Suzan envisage comme une expédition exotique, c'est d'aller près d'un lac faire du vélo. Sans oublier une couverture car elle a toujours froid, ni un crayon, seul objet à sauver d'une apocalypse.

Ce qui embarque Suzan, c'est «l'espace et le temps, celui-là qui met tout en rapport, en action». Oui, «assez de temps, mon bien le plus précieux, pour vivre et pour travailler, faire les choses bien». «Je réfléchis beaucoup, j'ai toujours besoin de challenge – faire de l'art, c'est simple et compliqué –, du coup, à choisir entre le verre à moitié vide ou à moitié plein, je préfère quand j'ai un verre à re-remplir».

Suzan collecte des sensations en permanence. C'est une gourmande paradoxale, qui aime l'amer pourvu qu'il soit sucré – comme le chicon grillé –, c'est une vraie impatiente qui réussit... une ode à la lenteur. Avec ses grands yeux marron, Suzan Noesen veut tout, y compris le droit de détester un mot: «devoir»!

”

Dans la complexité,  
je cueille des fleurs.

## En pratique

- «Livre d'heures» de Suzan Noesen, le court-métrage (25') présenté dans le cadre du Luxembourg City Film Festival, tourne actuellement en boucle au Casino Luxembourg, dans la BlackBox, espace dévolu aux films d'artistes.

- Le 25 avril, au Casino Luxembourg (41 rue Notre-Dame), soirée de discussion avec Suzan Noesen et ses collaborateurs à 19.00h, suivie, à 20.42h, du concert de Georges Goerens (alias Bartleby Delicate), compositeur de la bande-son du *Livre d'heures* (dont on peut lire le portrait en page 14).

Infos: casino-Luxembourg.lu, tél: 22.50.45.